

Sylvain Tesson

Sur les chemins noirs



COLLECTION FOLIO

Sylvain Tesson

Sur les
chemins noirs

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2016.*

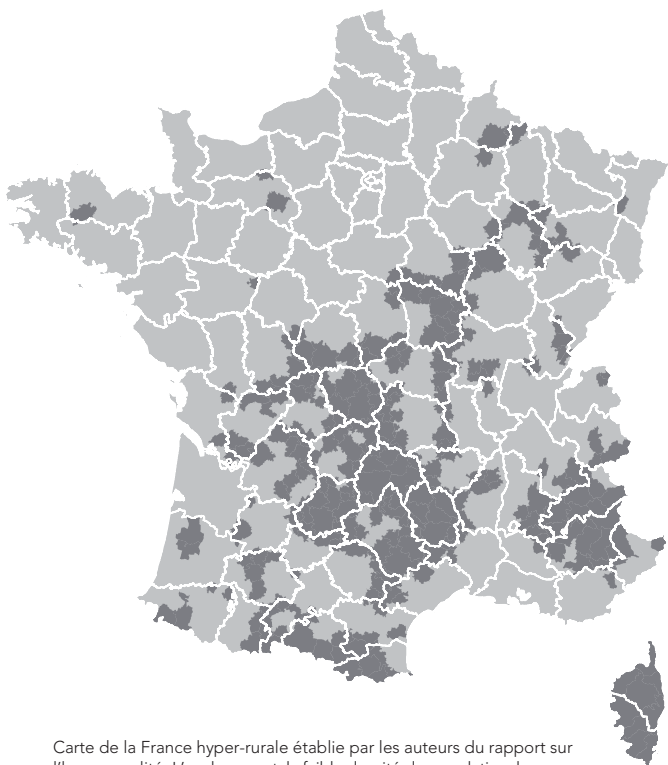
Couverture : Illustration Samuel Avequin.

Sylvain Tesson est l'auteur de nombreux essais et récits de voyage, dont *L'axe du loup*. Son recueil de nouvelles *Une vie à coucher dehors*, s'inspirant de ses pérégrinations, a reçu le Goncourt de la nouvelle 2009. *Dans les forêts de Sibérie* a été couronné par le prix Médicis essai 2011 et *Berezina* par le prix des Hussards 2015. En 2018, il a publié *Un été avec Homère* aux Éditions des Équateurs.

à L.

Je vais sortir. Il faut oublier aujourd'hui les vieux chagrins, car l'air est frais et les montagnes sont élevées. Les forêts sont tranquilles comme le cimetière. Cela va m'ôter ma fièvre et je ne serai plus malheureux dorénavant.

THOMAS DE QUINCEY,
Confessions d'un mangeur d'opium



Carte de la France hyper-rurale établie par les auteurs du rapport sur l'hyper-ruralité. L'enclavement, la faible densité de population, le manque d'équipement, de services et de ressources sont les critères retenus pour classer dans l'hyper-ruralité 250 « bassins de vie » (zones foncées de la carte).

© Inra UMR CESAER / M. Hilal.



Mon itinéraire à pied.

AVANT-PROPOS

L'année avait été rude. Longtemps, les dieux avaient favorisé la famille, nous avaient baignés de leur douceur. Peut-être se penchent-ils sur certains d'entre nous, comme les fées des contes ? Puis leur sourire se crispe en grimace.

Nous ne savions rien de ces choses mais nous goûtions cette amabilité du sort avec une désinvolture énergique. Elle nous affranchissait de la moindre gratitude mais nous contraignait à une épuisante légèreté. La vie ressemblait à un tableau de Bonnard. Il y avait du soleil sur les vestes blanches, des compotiers sur les nappes, des fenêtres ouvertes sur un verger où passaient des enfants. Dehors, les pommiers bruissaient : le décor idéal pour un bon coup de massue.

Cela n'avait pas tardé. Mes sœurs, mes neveux, tout le monde avait été atteint de l'un de ces maux qui s'infiltrèrent par les remparts dans les fables médiévales : une ombre rampe dans les ruelles,

atteint le cœur de la ville, gagne le donjon. La peste avançait.

Ma mère était morte comme elle avait vécu, faisant faux bond, et moi, pris de boisson, je m'étais cassé la gueule d'un toit où je faisais le pitre. J'étais tombé du rebord de la nuit, m'étais écrasé sur la Terre. Il avait suffi de huit mètres pour me briser les côtes, les vertèbres, le crâne. J'étais tombé sur un tas d'os. Je regretterais longtemps cette chute parce que je disposais jusqu'alors d'une machine physique qui m'autorisait à vivre en surchauffe. Pour moi, une noble existence ressemblait aux écrans de contrôle des camions sibériens : tous les voyants d'alerte sont au rouge mais la machine taille sa route et le moindre Cassandre à gueule d'*Idiot* qui agite les bras en travers de la piste pour annoncer la catastrophe est écrasé menu. La *grande santé*? Elle menait au désastre, j'avais pris cinquante ans en huit mètres.

On m'avait ramassé. J'étais revenu à la vie. Mort, je n'aurais même pas eu la grâce de voir ma mère au Ciel. Cent milliards d'êtres humains sont nés sur cette Terre depuis que les Homo sapiens sont devenus ce que nous sommes. Croit-on vraiment qu'on retrouve un proche dans la cohue d'une termitière éternelle encombrée d'angelots?

À l'hôpital, tout m'avait souri. Le système de santé français a ceci de merveilleux qu'il ne

vous place jamais devant vos responsabilités. Dans une société antique régie par un principe d'éthique, on ne devrait pas s'occuper d'un soûlographe avec les mêmes égards que ceux dispensés aux vrais nécessiteux. On ne m'avait rien reproché, on m'avait sauvé. La médecine de fine pointe, la sollicitude des infirmières, l'amour de mes proches, la lecture de Villon-lepunk, tout cela m'avait soigné. Il y avait surtout eu la sainteté d'un être venu chaque jour à mon chevet, comme si les hommes de mon espèce méritaient des fidélités de bête. Un arbre par la fenêtre m'avait insufflé sa joie vibrante. Quatre mois plus tard j'étais dehors, bancal, le corps en peine, avec le sang d'un autre dans les veines, le crâne enfoncé, le ventre paralysé, les poumons cicatrisés, la colonne cloutée de vis et le visage difforme. La vie allait moins swinguer.

Il fallait à présent me montrer fidèle au serment de mes nuits de pitié. Corseté dans un lit, je m'étais dit à voix presque haute : « Si je m'en sors, je traverse la France à pied. » Je m'étais vu sur les chemins de pierre ! J'avais rêvé aux bivouacs, je m'étais imaginé fendre les herbes d'un pas de chemineau. Le rêve s'évanouissait toujours quand la porte s'ouvrait : c'était l'heure de la compote.

Un médecin m'avait dit : « L'été prochain, vous pourrez séjourner dans un centre de rééducation. » Je préférais demander aux chemins ce

que les tapis roulants étaient censés me rendre : des forces.

L'été prochain était venu, il était temps de régler mes comptes avec la chance. En marchant, en rêvassant, j'allais convoquer le souvenir de ma mère. Son fantôme apparaîtrait si je martelais les routes buissonnières pendant des mois. Pas n'importe quelle route : je voulais m'en aller par les chemins cachés, bordés de haies, par les sous-bois de ronces et les pistes à ornières reliant les villages abandonnés. Il y avait encore une géographie de traverse pour peu qu'on lise les cartes, que l'on accepte le détour et force les passages. Loin des routes, il existait une France ombreuse protégée du vacarme, épargnée par l'*aménagement* qui est la pollution du mystère. Une campagne du silence, du sorbier et de la chouette effraie. Les médecins, dans leur vocabulaire d'agents du Politburo, recommandaient de se « rééduquer ». Se rééduquer ? Cela commençait par ficher le camp.

Des motifs pour battre la campagne, j'aurais pu en aligner des dizaines. Me seriner par exemple que j'avais passé vingt ans à courir le monde entre Oulan-Bator et Valparaiso et qu'il était absurde de connaître Samarcande alors qu'il y avait l'Indre-et-Loire. Mais la vraie raison de cette fuite à travers champs, je la tenais serrée sous la forme d'un papier froissé, au fond de mon sac.

Sylvain Tesson

Sur les chemins noirs

Il m'aura fallu courir le monde et tomber d'un toit pour saisir que je disposais là, sous mes yeux, dans un pays si proche dont j'ignorais les replis, d'un réseau de chemins campagnards ouverts sur le mystère, baignés de pur silence, miraculeusement vides.

La vie me laissait une chance, il était donc grand temps de traverser la France à pied sur mes chemins noirs.

Là, personne ne vous indique ni comment vous tenir, ni quoi penser, ni même la direction à prendre.

S. T.



Sur les chemins noirs
Sylvain Tesson

Cette édition électronique du livre
Sur les chemins noirs de Sylvain Tesson
a été réalisée le 15 janvier 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072823428 – Numéro d'édition : 342574).
Code Sodis : U21486 – ISBN : 9782072823459.
Numéro d'édition : 342577.